

Jean-Claude Thalier

# Le Réveillon d'octobre



Roman





*Le Réveillon d'octobre*





Jean-Claude Thalier

# Le Réveillon d'octobre

Roman

Éditions EDILIVRE APARIS  
75008 Paris – 2010

Déjà paru (chez le même éditeur) :

*FRACTURES*

(sous le nom de Jean-Claude Vedrenne)

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualites@edilivre.com](mailto:actualites@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-2525-6

Dépôt légal : Mai 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010





Ce livre est un roman. Toute ressemblance entre les personnages et des personnes existantes ou ayant vécu serait, naturellement, pure coïncidence.



*A ma sœur*

*La légende dit aussi qu'un beau jour, celui que ses pairs reconnaissent comme le plus grand saxo ténor de sa génération, celui que tout le monde appelle « Président », est parti tout seul sans rien laisser derrière lui, rien que quelques phrases pudiques et tendres, d'un tragique contenu, d'une magnifique sagacité un peu pensive, où transparait, lorsqu'on y prend garde, la splendide amertume paisible qui est le terrible apanage de ceux qui avaient deviné depuis le début qu'ils n'iraient pas beaucoup plus loin que le coin de la rue...*

*Hugues Pagan*



## Les principaux personnages

- **Yves-Marie CRANACH**, 45 ans, marié, agent général d'une grande compagnie d'assurances.
- **Fabienne CRANACH**, 34 ans, seconde épouse d'Yves-Marie. Ne participe pas au réveillon. Le couple a des jumeaux : Philippine et Grégoire, 13 ans.
- **Antoine de VALLIERGUES**, dit Tonio, 46 ans, industriel au bord de la faillite, marié à la fantasque Isabelle.
- **Isabelle de VALLIERGUES**, 37 ans. D'origine brésilienne, cette mondaine passionnée d'équitation est aussi une redoutable dépensière. Le couple a une fille, Bettina, 15 ans.
- **Laurent BERGEREAU**, 46 ans, ami d'enfance d'Antoine. Pharmacien. Marié à Patricia. Le couple a trois enfants : Mathilda, Blaise et Laurie (11, 12, 14 ans).
- **Patricia BERGEREAU**, 42 ans, pharmacienne, épouse du précédent.

▪ **Jean-Jacques RAYMOND**, dit Jiji, 49 ans, journaliste au *Phare Républicain*. Alcoolique et éternel fauché. S'intéresse de très près à certaines italiennes...

▪ **Bernard BALESTENS**, 44 ans, avocat célèbre, candidat à la députation sous les couleurs du Droit national.

▪ **Sylvie BALESTENS**, 43 ans, épouse du précédent et maîtresse d'Eric Dubos. Mère de Camille et Armand, 20 et 21 ans.

▪ **Eric DUBOS**, 42 ans. Coureur de jupons deux fois divorcé. Sans enfants. Inspecteur de police.

▪ **Dominique RIVELINO**, 41 ans, homosexuel et heureux de l'être. Libraire et dingue de cinéma. Père de Cédric, 18 ans.

▪ **Monique LEGALL**, 46 ans, née Cranach et cousine d'Yves-Marie.

▪ **François LEGALL**, 35 ans. Cuisinier de métier, il a ouvert un restaurant avec les dernières économies de sa femme. Le couple n'a pas d'enfant.

▪ **Lucien SAVARY**, dit Lulu, 47 ans. Récemment divorcé, séparé de ses deux enfants, José et Patrice. Professeur d'histoire géographique.

▪ **Elisabeth LORIOT**, 32 ans, médecin généraliste d'origine eurasienne installée en milieu rural. Célibataire.

## PROLOGUE

Cinq voix contre quatre, un vote blanc et une non participation au scrutin : ils avaient décidé, de décacheter l'enveloppe. Sans attendre Sylvie Balestens et Eric Dubos. Yves-Marie Cranach, flanqué de Dominique Rivelino et Antoine de Vallières en fut chargé.

Du grand pli brun fermé avec du scotch, ils sortirent une seconde enveloppe, rectangulaire, épaisse et blanche, sans mention de destinataire, et une lettre composée de deux feuillets, pliés en quatre, de papier vergé de couleur jaune paille. Avec d'infinies précautions, anxieux, Yves-Marie Cranach la déploya et la leva haut, à bout de bras, afin que chacun puisse constater qu'elle émanait bien du défunt. En attestaient l'en-tête du cabinet de l'avocat et l'écriture caractéristique, fine et régulière, aux capitales à l'ancienne. Ils retinrent leur souffle – y compris ceux qui s'étaient prononcés contre l'ouverture de l'enveloppe – quand Yves-Marie en entama la lecture, la gorge contractée par l'émotion et l'appréhension.

---

*Cabinet Balestens – Renaud – Vedrenne & associés*

10, place Roland Le Pallier – 44110 Nantes

☎02.40.27.21.49 – [brv@avocats.fr](mailto:brv@avocats.fr)

**Bureaux ouverts de 10 à 20 heures**

*Kermorheol,  
ce 14 octobre  
à 4 heures du matin.*

*Vieilles canailles,*

*Je crains pour ma vie et il me faut prendre quelques précautions au cas où surviendrait un fâcheux accident qui mette un terme à mon existence.*

*Pour que cette mort ne reste pas impunie je vous prie de bien vouloir prendre connaissance du contenu de cette enveloppe que vous avez probablement ouverte sans délai. Peut-être n'avez-vous même pas attendu que ma veuve soit présente... Je n'en serais pas autrement étonné.*

*Je suis donc trépassé et l'ombre de mon cadavre plane sur votre assemblée.*

*Cette lettre est un acte d'accusation. Et au cas où il vous prendrait l'envie de faire passer ma mort pour un suicide, je vous le déconseille formellement.*

Estomaqué, Yves-Marie s'interrompit et releva la tête pour constater que personne n'osait le regarder ouvertement. Le malaise était général. Palpable. Oppressant. Des raclements de pieds, des toussotements, Jean-Jacques Raymond qui se mouchait, la respiration forte de Dominique Rivelino,

le rictus de Monique Legall, l'air trop dégagé d'Antoine de Vallières en étaient des manifestations tangibles.

– *Continue, merde ! Qu'on en finisse avec ces conneries !* s'écria François Legall.

– *Oui, oui...*

– *Vas-y...*

– *Lis la suite...*

Quelques courageux approuvèrent. Les autres se cantonnèrent dans un mutisme hostile.

*Si vous décidez de ne rien dire de son contenu aux enquêteurs et de passer sous silence l'autre enveloppe, vous vous exposerez à bien des ennuis.*

*Vous serez cuisinés, les uns et les autres, à petit feu. Un jeu dont vous ne sortirez pas gagnants. En voulez-vous la preuve ? Jean-Jacques, je te signale que tu as laissé une quantité impressionnante d'empreintes...*

– *C'est pas moi. Je ne l'ai pas touché. Je le jure. J'étais trop bourré. Je le jure. J'ai rien fait !* gueula Jean-Jacques Raymond comme un fou, les yeux exorbités. Ils se mirent à plusieurs pour le calmer. Il pleurait :

– *C'est pas moi. C'est pas moi. C'est pas moi...*

*... que tu as laissé une quantité impressionnante d'empreintes lorsque tu es venu m'importuner il y a une heure avec des fables dont je n'avais que faire. Quelle soudaine pulsion a bien pu traverser ta caboche d'ivrogne ? J'espère que cette question sera posée...*

*Votre vie et celles de vos intimes seront fouillées, vos malversations, vos compromissions, vos turpitudes extirpées de leurs cachettes et mises à jour pour être exposées en long, en large et en travers dans des procès-verbaux qui passeront de*

*mains en mains et seront épluchées avec délectation par une foultitude de gens bavards dont vous ignorez l'existence. Un long processus qui aboutira aux assises après avoir alimenté les colonnes des journaux. Le secret de l'instruction, de nos jours, vous savez....*

*L'autre enveloppe est entre vos mains. Elle contient mon premier et dernier réquisitoire et vous réserve bien des surprises. A vous de savoir ce que vous devez en faire. La détruire, la lire ou la remettre intacte à la Justice ? A vous de peser les risques que comportent ces trois cas de figure. Quel dilemme ! Je suis sûr, mes canailles adorées, que vous trouverez la solution idoine...*

*Par delà sa mort, votre ami dévoué...*

*Bernard BALESTENS.*

Les derniers mots tombèrent dans un silence de cathédrale. Ils méditaient longuement, chacun pour soi, sur la portée de ce qu'ils venaient d'entendre quand la voix mal assurée d'Elisabeth Lorient s'éleva.

*– Il me faut vous informer que Bernard Balestens portait une blessure au cuir chevelu et que des traces de sang sont visibles sur le mur de la chambre. Yves-Marie a pu constater leur existence comme moi. Tout porte donc à croire que nous sommes bel et bien en présence d'un meurtre.*

A peine avait-elle achevé sa phrase que la porte s'ouvrait. Sylvie Balestens et Eric Dubos firent leur entrée.

## CHAPITRE 1

Longue dame brune dans le jour déclinant, Fabienne Cranach se tenait à l'écart des autres parents d'élèves, en majorité des femmes, qui attendaient la sortie de leur progéniture devant la grille du collège Aurore-Dupin. Sur le sentier de la guerre, elle martelait rageusement le bitume en dansant d'un pied sur l'autre. Pas tant en raison du froid qui sévissait en cette fin d'après-midi d'octobre que pour donner libre cours à sa fureur. Quitte à se faire mal aux pieds car elle était chaussée de légers mocassins de peau estampillés de signes cabalistiques qui garantissaient, paraît-il, leur authenticité et leur provenance en ligne directe d'une réserve d'indiens Creeks. La protection des peuples opprimés d'Amérique du Nord était sa toute dernière marotte.

D'habitude elle s'immisçait volontiers dans les discussions, y prenant même une large part, jamais à court pour dénoncer, pêle-mêle, le laxisme des enseignants, l'incurie du ministre de l'Éducation nationale, la naïveté des associations de parents d'élèves tout en prônant la libre expression des enfants, la méthode globale en mathématiques,

l'ouverture à toutes les cultures et religions, brandissant à la fois le drapeau de la fermeté conservatrice et l'étendard du libéralisme éclairé. Jamais en retard d'une contradiction. Aujourd'hui, en gardant ses distances, elle entendait signifier sa mauvaise humeur à un cercle de connaissances qui, bien qu'un peu interloqué par cette attitude inhabituelle, ne s'en formalisait pas outre mesure. A vrai dire, s'en moquait éperdument, à cent coudées des préoccupations de la jeune femme.

Suivie du coin de l'œil par les quelques hommes présents, elle faisait des allers retours entre l'*Espace* garée sur le parking en retrait et le bord du trottoir. Cinq à six mètres parcourus à grandes enjambées nerveuses en promenant un port altier – que d'aucuns jugeaient condescendant – tempéré cependant par la grande noblesse du visage héritée de ses origines lombardes qui faisaient d'elle une femme admirée et courtisée. A trente-quatre ans révolus, elle croyait encore que la beauté excusait tous les caprices. Et cette certitude avait été jusqu'ici fort peu battue en brèche.

En attendant la sortie de ses jumeaux, Philippine et Grégoire, 13 ans, et celle de Mathilda, Blaise et Laurie, 11, 12 et 14 ans, les enfants de sa meilleure amie, Patricia, elle entretenait le dépit qui l'étouffait. Avec un malin plaisir et un grain de perversité – elle aimait croire qu'un peu de sang des Borgia coulait dans ses veines – elle se préparait à la scène qu'elle jouerait à son mari comme tous les ans à pareille époque depuis cinq ans : elle le regarderait partir avec dédain en se gardant bien de proférer un reproche. Des soupirs répétés suffiraient pour lui gâcher son plaisir et montrer sa désapprobation. Elle était trop fière pour

revenir en arrière, sur une décision maintes fois confirmée du temps où elle aimait encore jouer les mères modèles au chevet de ses enfants, envers et contre tout. Au détriment, parfois, de ses propres envies. Prisonnière de son rôle, elle enrageait de ne pouvoir virer de bord d'autant que sa seule tentative, diplomatiquement présentée par Patricia trois ans auparavant, s'était soldée par un échec cuisant : Yves-Marie s'en était étranglé de rire.

*– Ecoute, Pat, tu n'y songes pas sérieusement... Fabienne parmi nous... Elle serait venue au début de notre mariage, je ne dis pas... Mais maintenant... C'est ridicule... Elle ne saurait pas trouver ses marques et tout le monde en serait gêné dans sa liberté de ton et de comportement. Même toi, sa plus proche amie... Conviens-en. Et puis c'est ma seule occasion de respirer un peu... Au diable tes scrupules !*

Ces propos, bien que rapportés à l'intéressée sous une forme édulcorée, avaient néanmoins fait des ravages. En représailles elle s'était mise en grève de câlineries conjugales pendant un bon mois. Une privation masochiste qui avait alimenté, depuis, un ressentiment dont la force croissait de façon exponentielle à l'arrivée de l'automne. Et le fait que Patricia fut partie prenante n'arrangeait pas les choses. L'émissaire se vit sérieusement soupçonnée de ne pas s'être montrée, volontairement, à la hauteur de sa mission. En songeant qu'elle devait garder les gosses de son amie pour quelques jours, Fabienne se rendit compte qu'elle ne l'avait pas totalement absoute.

Alors que la sonnerie annonçait la fin des cours du jeudi, Fabienne, tout en guettant les enfants dans la

cohue, continuait de pester en son for intérieur. Avec d'autant plus de vigueur et de mauvaise foi qu'elle se savait, au fond, responsable de la situation. Elle avait refusé, dès le départ, quatorze ans plus tôt, de participer aux retrouvailles annuelles de ceux qu'elle décrivait comme « *une bande de vauriens puérils, de gauchistes d'opérette dont le seul titre de gloire était d'avoir timidement revendiqué un peu d'indépendance en mai 68 tout en découvrant maladroitement, sous les chauds rayons de cet été là, les plaisirs du sexe* ». Ça, c'était la version officielle de son refus.

En vérité, les premières fois, elle avait redouté de se trouver isolée au milieu des « *chers amis* » d'Yves-Marie dont beaucoup perpétuaient le souvenir de la reine Christine, répudiée et exilée en Allemagne, qu'elle venait d'évincer après une féroce bataille dont les épisodes juridiques et financiers n'étaient pas clos. En fine tacticienne elle avait jugé préférable de ne pas affronter directement le bloc des partisans de sa rivale et d'user plus adroitement de son charme ravageur au cours de dîners intimes, tissant des complicités de circonstances avec les épouses – dont quelques-unes partageaient sa frustration de n'être pas conviées aux réjouissances – ou avec les conjoints, souvent brocardés, des deux égéries de la bande : Isabelle de Valliergues et Sylvie Balestens.

Les cinq enfants la rejoignirent à quelques secondes d'intervalles et s'engouffrèrent, excités et bruyants, dans le monospace. Ils s'entendaient comme larrons en foire et la perspective de quelques jours en commun, sous l'autorité d'une Fabienne incapable de résister aux tendres bandits, n'étaient pas pour leur déplaire.

– *Alors ? Ils sont partis ?*

Sûrement mandatée par le reste de la troupe, Philippine avait posé la question qui les tenaillait. Les grands yeux bleus brillants de malice au milieu des taches de rousseur trahissaient l'impatience.

– *Tu sais très bien que papa ne rentre jamais avant 20 heures. Et puis, de toute façon, il doit attendre que Patricia et Laurent ferment la pharmacie. Ils passeront par la maison vous faire la bise*, ajouta-t-elle à l'intention des trois enfants du couple.

– *Et ils ne reviennent pas avant lundi ? s'enquit innocemment la benjamine, Mathilda.*

– *Certainement pas*, soupira Fabienne.

– *Ils sont barges de réveillonner au mois d'octobre*, constata Grégoire. Secrètement ravi de passer quelques jours auprès de Laurie qu'il regardait depuis quelques mois d'un œil passablement énamouré dont la jeune fille se contrefichait. Un grand balèze de première qu'elle décrivait à ses amies comme « méga mignon et hyper craquant » occupait toutes ses pensées. Au point de lui faire surveiller sa ligne pour la première fois de sa vie.

Au mot « barges », Fabienne avait souri. Si, d'ordinaire, elle traquait les expressions vulgaires dans la bouche des enfants, elle devait bien avouer que le terme convenait parfaitement. Il était le sésame d'un univers qu'elle disait honnir et auquel elle ne pouvait s'empêcher de rêver car elle n'avait pas eu d'adolescence joyeuse, confinée dans un pensionnat strict, ni de jeunesse un peu tumultueuse, surveillée de très près par une mère tatillonne et inflexible sur des principes d'un autre âge. C'est pour cette raison qu'elle avait convolé à la première occasion. Elle ne

connaissait donc pratiquement rien au monde des amitiés forgées à 20 ans, au partage de merveilleux secrets à ne pas répéter, aux serments valables l'espace d'un été, aux expéditions joyeuses, aux virées mystérieuses, à toutes les bêtises que font commettre l'inconscience ou l'insouciance. Voilà pourquoi elle n'avait pas compris l'importance de cette tradition des réveillons d'octobre qui remontait au début des années soixante-dix. Quand Antoine de Valliergues, dit *Tonio*, et Yves-Marie Cranach, surnommé par les demoiselles « *le faune de Brocéliandre* », achevèrent leurs études sur les bancs de la faculté de Droit où leur amitié s'était épanouie.

Diplômes en poche, les deux compères avaient estimé qu'avant de se lancer dans la vie active il leur fallait voir du pays. Il optèrent pour l'Amérique du Sud, bien décidés à s'enrichir grâce au commerce des instruments de musique en peau de tatou alors très prisés. Munis de leurs visas, vaccinés contre toutes les maladies possibles et imaginables – les parents avaient été on ne peut plus fermes sur la question – ils décrétèrent, avant de se lancer dans l'aventure, de fêter le nouvel an avec leurs amis puisqu'ils ne seraient pas de retour avant une quinzaine de mois. Ce fut fait en ce mois d'octobre de l'an de grâce 1972 qui devait voir leur départ. Hélas, pour un sursis refusé car trop tardivement présenté, transformé en tacle assassin par l'armée française, ils virent leurs espoirs de fortune réduits à néant. Antoine prit la direction de la caserne et Yves-Marie n'eut pas le cœur, ni les couilles, de partir sans lui.

Mais, comme la fête avait été belle on décida de réveillonner chaque année en octobre. Une coutume

était née qui fut toujours respectée par les *Coquins d'abord. Copains de sort !*

Fabienne s'était souvent interrogée sur la complexité des rapports humains en général et sur les liens tissés depuis l'époque de leurs études entre son mari et Antoine de Valliergues. Il lui semblait que leur relation participait plus d'une sorte d'amour où l'esprit dominait que de la traditionnelle amitié virile. Elle avait été frappée aussi, gênée quelquefois, par les attentions physiques qu'ils se prodiguaient. A chaque retrouvailles les deux hommes éprouvaient le besoin de se toucher, de s'étreindre longuement, de s'embrasser. Selon Yves-Marie ce contact charnel leur était indispensable, les rassurait sans qu'ils puissent s'expliquer pourquoi. Une alchimie mystérieuse les poussait l'un vers l'autre, les incitait à éprouver leur force, à s'en nourrir pour se protéger réciproquement de l'adversité.

Leurs deux vitalités conjuguées enfantèrent un étrange bébé. Tout de suite, ils avaient adopté le vieil adage « Les amis de mes amis sont mes amis » et, autour de leurs personnalités, un groupe s'était formé dont le noyau dur, soudé au fil des ans, avait résisté aux vicissitudes de la vie, aux éloignements, aux caprices de l'amour et à leur cortège de passions défuntes, aux revers de fortune, aux contraintes professionnelles, aux accidents de parcours et autres aléas du « long fleuve tranquille ». Sur le chemin de la maturité les jeunes gens s'étaient transformés en hommes et femmes accomplis. Ce qui ne les empêchait pas, incorrigibles gamins attardés, de jouer encore à « la mienne est plus grosse que la tienne » comme dans la cour de récré de leur jeunesse enfuie.

Leur aventure commune perdurait depuis presque un bon tiers de siècle au cours duquel certains avaient pris leurs distances, happés par d'autres horizons, des couples s'étaient formés puis défaits et le membre survivant témoignait de l'existence de l'autre, des compagnons de route avaient apporté leur contribution à la fabrication des souvenirs communs avant de disparaître sur la pointe des pieds. Le temps avait fait son œuvre comme le bourreau remplit son office. Implacablement. Il ne restait plus autour des deux gardiens du temple qu'une poignée de fidèles pour célébrer le culte de l'amitié. A la vie. A la mort. Croix de bois. Croix de fer.

Il y avait Laurent Bergereau, le pharmacien navigateur, déjà aux côtés d'Antoine en primaire chez les pères maristes, et sa femme, Patricia, également pharmacienne ; Eric Dubos que l'étude des lois conduisit tout Droit dans les rangs de la police nationale où il émargeait avec le grade d'inspecteur principal ; Jean-Jacques Raymond, journaliste au *Phare Républicain* où il tenait la rubrique sociale entre deux whiskies, grand admirateur devant l'éternel des Alfa-Roméo, rouges de préférence ; Sylvie Balestens, femme au foyer et épouse volage de Me Bernard Balestens, avocat de renom décidé à faire fructifier son capital notoriété dans la politique ; Dominique Rivelino, homme de culture, libraire de son état, célibataire endurci et homosexuel confirmé, fan de Jean-Pierre Melville à qui il avait emprunté l'embonpoint, le chapeau et les lunettes noires ; Monique Legall, née Cranach et cousine d'Yves-Marie, conjointe de François Legall, ex taulard reconverti dans la restauration ; Lucien Savary, professeur agrégé d'histoire géographique, guitariste de

blues à ses heures, venu seul pour cause de divorce d'avec Laurence, la sœur de Christine 1<sup>ère</sup>, l'ex madame Cranach et, enfin, la mondaine Isabelle de Valliergues qui s'imaginait divine, céleste, sublime, flamboyante, somptueuse, sémillante, munificente, éblouissante et ne réussissait généralement qu'à se montrer capricieuse, lunatique, inconséquente, superficielle, atrabilaire et prétentieuse.

Cette faune pittoresque devait se retrouver pour réveillonner...



## CHAPITRE 2

Ray Charles laissa mourir le dernier accord de *Chattanooga choo-choo* avant de se lancer dans *Alabama bound*. Patricia Bergereau le savait avec certitude pour avoir enregistré la cassette au gré de sa fantaisie. Les fesses au bord de la banquette arrière du break, les pieds de chaque côté de l'arbre de transmission, les avant-bras étalés sur le dossier du siège avant, le menton posé sur les mains jointes, elle écoutait religieusement la musique. En retrait, heureuse entre les deux hommes silencieux.

Yves-Marie fumait rêveusement un cigarillo, l'épaule calée contre la portière, insensible au tangage du lourd véhicule dans les virages serrés. Il offrait à Patricia son meilleur profil aux traits adoucis par le halo des phares que l'asphalte réfléchissait. Les cheveux blonds légèrement bouclés, la rondeur du maxillaire, les joues que l'on devinait douces au toucher, les lèvres bien dessinées et attirantes, le sourire carnassier lui donnaient un faux air de Marlon Brando dont il savait admirablement tirer parti. Elle n'était pas sans le savoir.

Quant à Laurent... D'abord c'était son mec. Rien qu'à elle. Depuis 17 ans. Grand et filiforme avec un corps aux muscles durs rompus aux exigences de la compétition en mer, il dégageait une terrible impression de force. Sans avoir à en faire étalage. Sous les cheveux noirs et drus, rebelles au peigne, son faciès tout en angles saillants atténués par le collier de barbe poivre et sel, façon loup de mer, ne laissait pas deviner sa timidité. Sa bonté naturelle avait trouvé refuge dans les yeux vert-de-gris et il suffisait de croiser son regard pour découvrir un autre homme derrière le pirate.

Il conduisait en souplesse – comme tout ce qu'il faisait – l'Oldsmobile qui n'était pourtant pas de la toute première jeunesse et servait le plus souvent aux déplacements du marin sur les lieux de ses régates. D'ailleurs, dans le coffre, on entendait des poulies cogner, des tubulures métalliques s'entrechoquer, des caisses glisser, le tout amorti par des drisses qui traînaient.

Ils étaient partis vers 20 h 30 et roulaient depuis une heure environ à vive allure. Ayant mis une distance respectable entre la ville et eux – le week-end n'étant pas entamé, la circulation avait été particulièrement fluide sur les boulevards extérieurs – ils ne ralentissaient pas pour autant. Pressés d'arriver pour dîner dans une auberge où ils faisaient étape chaque fois qu'ils se rendaient dans le golfe. Dominique Rivelino et Jean-Jacques Raymond, partis plus tôt dans la soirée, les y attendaient. Une fois restaurés, ils auraient seulement une demi-heure de trajet pour parvenir à destination.

– *Ils ont pris quelle voiture ?* demanda Yves-Marie. Sans conviction. La réponse était courue d'avance.

– *Tu imagines Jean-Jacques accepter de monter dans autre chose qu'une Alfa-Roméo ?*

– *Et se faire piloter par le gros Dominique ?* enchaîna Patricia.

– *Pas vraiment... Je disais ça pour causer.*

Laurent se tourna vers sa femme et annonça :

– *Prépare toi à endurer un monologue sur « la » voiture pendant le repas car notre Jean-Jacques a fait une nouvelle acquisition. Un bijou à ce qu'il m'a dit au téléphone. Il était dithyrambique et en bafouillait d'émotion.*

– *D'émotion ou de whisky ? Il a dû arroser la petite merveille et Dieu sait dans quel état il se trouve à présent.* Patricia connaissait le paroissien.

– *Pas de défaitisme. Il a de l'entraînement et tient la marée,* la rassura Yves-Marie.

– *Et Dominique a sûrement veillé au grain,* ajouta-t-elle pour se tranquilliser.

Dix minutes après, ils pénétraient sur le parking de l'auberge du Fou de Bassan pratiquement désert à cette heure de la nuit. Ils se garèrent près de la porte d'entrée, à l'endroit le plus éclairé, juste à côté d'une splendide voiture de collection, rutilante sous la lumière crue de deux projecteurs.

– *Mazette ! Je comprends mieux l'enthousiasme du camarade Jiji,* fit Yves-Marie en poussant un sifflement admiratif. Suivi du couple Bergereau, il contourna le véhicule à la silhouette racée qu'il examina sous toutes les coutures, caressant du bout

des doigts les formes rondes, s'attardant sur les jantes à rayons, les quatre phares ronds chromés à l'avant, se penchant à la vitre pour tenter d'apercevoir le tableau de bord dans la pénombre.

– *2500 Super Sport de 1947, fit une voix vibrante de fierté à peine contenue derrière eux. « 2443 cm<sup>3</sup>, 6 cylindres en ligne, 105 ch à 4800 tr/mn et 165 km/h garantis en vitesse de pointe ». Excusez du peu, messieurs et gente dame. C'est pas de la béhème de pédé, ça ! De la classe italienne à l'état pur. Je veux !*

– *Tu sais ce qu'il te dit le pédé ?*

L'interrogation émanait de Dominique Rivelino qui se tenait dans l'encoignure de la porte d'entrée du restaurant.

– *Ça compte pas pour toi ma choute. Tu sais bien que t'es ma meilleure pote.*

– *Alors, épargne moi tes allusions déplaisantes...*

Jean-Jacques Raymond ignora la doléance. Campé sur ses jambes courtes, le durillon de comptoir bien en avant, le verre de scotch à la main, il exultait : « *Un joyau qui a gagné le concours d'élégance automobile de la Villa d'Este en 1949 ! J'ai les photos. L'inimitable magie Alfa-Roméo ! Le génie rouge ! La marque du trèfle ! Tirez la chasse sur la concurrence !* »

– *Toujours aussi lyrique...*

Patricia l'embrassa.

– *Toujours aussi délicat...*

Laurent lui donna l'accolade.

– *Toujours aussi con...*

Yves-Marie lui adressa un clin d'œil complice et une bourrade vacharde qui faillit faire perdre l'équilibre au petit bonhomme tout rond.

– Hé, les mecs, vous vous rendez pas compte !  
C'est une pièce unique, une page d'histoire avec un grand H que vous avez là devant vous. Du nan-nan, j'vous dis, moi...

Les autres ayant pénétré dans le restaurant sans l'écouter, il haussa les épaules, se passa la main dans les cheveux longs et gras qui lui tombaient sur les épaules et lança une œillade pleine d'amour à son « bébé » avant de piquer des deux en direction du bar contigu à la cheminée où une bouteille de *Poudras-Triolet* dans un seau à glace attendait la bande regroupée autour de l'âtre.

Trop occupé à lâisser d'abondance sur les mérites de la firme milanaise, Jean-Jacques Raymond ne toucha guère au plateau de fruits de mer accompagné d'un gros-plant de derrière les fagots et aux coquilles Saint-Jacques à l'étouffée mariées à un muscadet sur lie. Même si les convives connaissaient la plupart des arguments développés, ils ne s'ennuyèrent pas. Charmés par la faconde du chantre des « *bellissima machina* ». Mieux, complices objectifs, ils s'ingénièrent à relancer l'orateur avec des mimiques de connivence quand il menaçait de s'essouffler. Et par l'humour au second degré qu'elle pratiquait avec dextérité, Patricia Bergereau n'était pas la dernière à apporter son écot.

Ensuite, le fromage fut servi avec un bordeaux *Smith Haut Lafitte* 1985 qui mit Dominique Rivelino particulièrement en verve pour délivrer les derniers potins de l'actualité du spectacle. Tout shows. Raconter qui couchait avec qui, quel chirurgien esthétique était désormais en vogue, dans quelle clinique se faisaient soigner ou désintoxiquer les stars en perte de vitesse, répéter le bon mot d'un auteur à

succès épinglant un de ses confrères : le libraire de l'avenue Saint-Lanne était intarissable. Il avait la manière pour élever le graveleux au niveau du propos de bonne compagnie, rendre poétiques des amours factices affichées sur les plateaux de télévision pour les besoins de la promotion d'un film ou d'un disque, humaniser des idoles cathodiques ou dénoncer la suffisance d'artistes bouffis de prétention sans rapport avec leurs menus talents de société. La mine réjouie derrière les lunettes de soleil qu'il ne quittait pratiquement jamais, il distillait avec gourmandise ses anecdotes de première main recueillies dans son petit cercle d'artistes uranistes et cancaniers, enjolivant le détail, les mains en mouvement pour accompagner le verbe, suggérer la forme, mimer la situation, émaillant à l'occasion son historiette d'un dicton, vrai ou inventé de toutes pièces, d'une citation inconnue mais vraisemblable, se moquant de la culture comme seuls savent le faire les érudits.

Dominique Rivelino était né des œuvres d'un tragédien qui avait connu son heure de gloire avant la Seconde Guerre mondiale et d'une jeune ouvreuse de théâtre engrossée au cours d'une tournée de purgatoire à Alger en raison de son comportement contestable pendant l'Occupation. Le comédien, soucieux de ne plus faire parler de lui en dehors de la scène, reconnu l'enfant et épousa la mère. Le jeune Dominique grandit donc au milieu des « théâtres » dont il partageait les angoisses quand retentissait le brigadier<sup>1</sup> les soirs de générale ou de première, impatient de connaître le verdict de la salle. Il se grisa sans retenue des applaudissements qui étaient

---

<sup>1</sup> Bâton qui sert à frapper les trois coups au théâtre.

adressés à d'autres comme il prit sa part d'échecs qui ne le concernaient en rien. Il n'eut jamais envie de monter sur les planches mais fit son apprentissage de la vie dans les coulisses, son royaume. Parmi les machinistes, accessoiristes, maquilleuses, électriciens, pompiers, costumiers, il vécut quelques unes des plus riches heures de son existence.

Par dessus tout il aimait les mois d'été qui lui permettaient de suivre la troupe en tournée et de découvrir chaque jour des gens nouveaux, des paysages insoupçonnés, des villes incroyables aux yeux du petit « *parigot – tête de veau* », des parfums, des couleurs, des cuisines, des accents, des rires, des regards bleus... Il se nourrissait de tout et engrangeait les souvenirs et les amitiés dont il compléta l'étendue sur les plateaux de cinéma où, pour agrémenter l'ordinaire, son père cachetonnait dans les seconds rôles dont le cinéma français était friand. Gabin le fit sauter sur ses genoux, Fernandel lui raconta de merveilleuses galéjades, Michèle Morgan lui demanda son avis sur une scène, Pierre Fresnay lui fit réciter ses fables, Bourvil lui apprit à chanter. Il fit des concours de grimaces avec Louis de Funès, Belmondo voulut l'initier à la boxe et Brigitte Bardot l'appelait son « *petit page* »... Sa présence devint vite familière sur les tournages et les nouvelles générations d'acteurs qui ont succédé aux monstres sacrés d'autrefois le considèrent désormais comme un membre à part entière de la famille du 7<sup>ème</sup> art.

Les saltimbanques firent également son éducation sentimentale. Les dames lui apprirent beaucoup de choses et en définitive la plus importante de toutes : s'il appréciait, Ô combien, leur compagnie en société, il préférerait celle des garçons dans un lit. Mais avant

d'assumer pleinement sa sexualité, il hésita longuement. C'est ainsi qu'il eut avec une charmante jeune première qui se brûla les ailes sur les sentiers de la gloire, un accident : Cédric. Son fils qu'il adorait. Qu'il idolâtrait. Cédric qui avait pris ses quartiers, à l'occasion de ce réveillon, chez sa grand-mère trop heureuse de gâter son « petit » de 18 ans et de lui narrer par le menu mille fredaines d'une période révolue où les artistes tenaient le haut du pavé.

\*  
\*     \*

– *Hé ! C'est pas le tout de faire bonne chère, vous avez vu l'heure ?* Profitant d'un court instant de silence, Jean-Jacques Raymond battit le rappel des troupes : « *On en a encore pour une plombe de voiture... Facile.* »

– *N'exagère pas ! Une demie heure tout au plus,* lui rétorqua Yves-Marie qui poursuivit, agacé : « *Tu ne vas pas jouer les rabat-joie. On a pas besoin de nounou ! On croirait entendre une cheftaine rameutant ses louveteaux ! Allez, j'offre ma bouteille pour nous donner du courage* ».

– *Moi, ce que j'en disais...* maugréa son interlocuteur dans son coin. Vexé.

Une heure après, ils étaient prêts à repartir. Sur le parking, Yves-Marie manifesta son désir de monter avec Jean-Jacques Raymond.

– *Tiens, ma compagnie t'intéresse à présent ? Ou c'est ma bagnole ?*

– *Les deux mon colon !*

– *T'es pas gêné, toi !*

– *Allons, tu ne vas pas te formaliser !*

– *Moi, je monte avec les Bergereau et je vous laisse à votre scène de ménage, leur indiqua Dominique Rivelino en s'éloignant d'un pas décidé.*

Ils firent comme s'ils n'avaient rien entendu.

– *Allez, Jiji, laisse moi la conduire...*

– *La piloter, si tu permets. Une Alfa, ça se pilote. Béotien !*

– *Alors, c'est d'accord ?*

L'autre ne répondit pas. Il voulait se faire prier.

– *Bon, ça va ! J'ai pigé ! Je te ferai une petite fleur sur ta prochaine prime d'assurance. On pourrait même étudier un forfait pour l'ensemble de tes bijoux à roulettes. Alors ? Tu me la prêtes, oui ou merde ?*

Jean-Jacques Raymond se gratta le crâne faisant ressortir des pellicules qui se répandirent en pluie fine sur sa veste de costume.

– *C'est d'accord. Mais ne la pousse pas à froid. Il lui faut des préliminaires à cette belle gosse.*

– *Promis ! Je l'amadou avant de la faire reluire.*

– *Et tu ne bombes pas sur la départementale et les chemins vicinaux avant d'arriver chez toi.*

– *Je t'en fais serment !*

Yves-Marie se régala au volant. Le moteur ronronnait à tous les régimes et répondait en souplesse à la moindre sollicitation. Le pommeau du levier de changement de vitesse tombait idéalement sous la main et rétrograder à l'amorce d'un virage était un réel plaisir. Le conducteur ne s'en privait pas. Seuls la tenue de route, le freinage et la suspension dure témoignaient de l'âge du véhicule. Tout à son bonheur, il n'avait cure de la surveillance jalouse de

Jean-Jacques Raymond prêt à fustiger le plus petit écart de conduite.

Ils n'étaient plus qu'à une dizaine de kilomètres du but quand le passager, rassuré par la maestria du pilote, se décontracta.

*– Finalement, ça tombe plutôt bien que nous soyons tous les deux...*

Un silence. Yves-Marie ne moufta pas.

*Si tu crois que je ne te vois pas venir avec tes gros sabots, tu te fourres le doigt dans l'œil jusqu'au coude. Et ne joue surtout pas de ton air larmoyant de cocker battu derrière tes verres de myope ! Ton mélo pour me soulager de quelques coupures, ça ne prend plus avec moi ! J'ai parfaitement vu ton manège, tout à l'heure à l'auberge, au moment de cracher au bassinet et comment tu as entortillé ce pauvre Dominique pour qu'il règle ta part. Tu es un fieffé filou, mon Jiji, un artiste dans ton genre mais j'en ai ma claque de te servir de banquier. Ton penchant pour le whisky et ta dévotion aux Alfa pompent ton salaire ? Qu'y puis-je ? T'as qu'à trafiquer tes notes de frais ! C'est déjà fait ? Alors, adresse-toi à ta femme, la dermatologue chic et choc du quai des Messageries. Apparemment son cabinet marche du feu de Dieu. Fabienne a dû poireauter deux mois pour obtenir un rendez-vous. Ta moitié ne veut plus subvenir à tes besoins, c'est ça ? Démerde-toi tout seul. Je suis sûr que tu vas trouver une combine ou un gogo pour te tirer de là. Si t'as vraiment besoin de blé, je veux bien te racheter cette bagnole. A mon prix...*

Yves-Marie ne s'était pas trompé en imaginant Jean-Jacques Raymond complètement fauché. Une

fois de plus l'intégralité de ses émoluments de journaliste au *Phare Républicain*, le grand quotidien local d'information, avait disparu, comme l'avance sur son treizième mois, englouties dans le tonneau des Danaïdes ouvert par ses vices. A chaque fois, pour faire face et tenter de rester à flot, il multipliait les emprunts afin de rembourser les dettes les plus urgentes. A longueur d'année il frisait la correctionnelle poursuivi par des créanciers de moins en moins compréhensifs. Pour quelques billets, il vendait aussi bien des informations confidentielles que sa plume. Cet honorable correspondant des R.G.<sup>2</sup> et autres boutiques obscures acceptait également de rédiger dans des publications fort peu recommandables et parfois rivales, sous le couvert de pseudonymes divers, des articles abjects qui montaient en épingle d'immondes ragots pour clouer au pilori des personnalités en vue. Passant sans vergogne de l'une à l'autre, il lui arrivait à l'occasion de brocarder ses employeurs de la veille ou de polémiquer à distance avec lui même par pamphlets interposés. Après quoi, pour oublier la sale besogne qu'il venait d'effectuer, il allait noyer ses états d'âme. Dans les salons chics ou les bars miteux. Il n'avait pas de préférence. Envapé, il égrenait le chapelet de ses échecs sur le fil rouge de son talent gaspillé.

Les craintes d'Yves-Marie étaient donc fondées. Cependant il se trompait du tout au tout car Jean-Jacques voulait l'entretenir d'un autre sujet que de ses préoccupations pécuniaires du moment.

*– Je voulais te causer de Tonio et on aura peut-être pas l'occasion de se parler tranquillement*

---

<sup>2</sup> R.G.: Renseignements généraux.

*pendant le week-end... C'est une affaire délicate, alors je préfère en discuter d'abord avec toi...*

*– Qu'est-ce qui te tracasse ? D'habitude tu ne prends pas autant de précautions oratoires.*

*– Ouais, mais là c'est pas pareil...*

*– Crache ta Valda. On verra après.*

*– O.K. ! Comme tu veux. Je ne sais pas trop comment aborder le...*

*– Tu lui dois du fric ?*

*– Non, non. J'ai pas d'ardoise avec lui.*

*– Faut que je te fasse une césarienne ?*

*– Te donne pas cette peine. Voilà, d'après mes sources, il a de gros ennuis financiers.*

*– C'est quoi tes sources ?*

*– Les syndicats, l'union patronale, la chambre de commerce, les flics. Rien n'a encore filtré et je me suis bien gardé de publier quoi que ce soit au risque de me faire griller par la concurrence. Mais je peux t'assurer que ça va mal pour lui. De surcroît ses frangins veillent à sauvegarder leurs billes : ils lui font un petit dans le dos en négociant secrètement avec des repreneurs japonais. Si les banques le lâchent, il va tout droit au dépôt de bilan.*

*– Et par les temps qui courent avec les petits juges inquisiteurs, pour peu qu'il ait commis une maladresse ou deux, c'est le cachot et la gamelle en fer blanc qui lui sont promis. Tu es certain de ce que tu avances ? Des fois les journalistes ont tendance à épaissir la soupe...*

*– Hélas, j'ai bien peur que le cataclysme ne se déclenche d'un jour à l'autre.*

– *C'est quand même une grosse boîte ! Un des trois ou quatre leaders sur le marché national de la chaussure. Ils sont même les seuls sur certains créneaux !*

– *Que veux-tu, la période est difficile pour tout un chacun. Et puis je voudrais pas jaser, mais...*

– *Je te vois venir... Isabelle ?*

– *On peut pas dire qu'elle a le sens de la mesure dans son train de vie.*

– *Enfin, tout ça me paraît un peu gros. Je sonderai Tonio. En attendant, ferme ta grande gueule auprès des autres. Ce ne sont pas leurs oignons.*

– *D'accord. Mais je te préviens que je ne pourrai pas garder l'info sous le coude pendant bien longtemps. D'ailleurs faudra que je demande quelques explications autorisées à Antoine.*

– *Ne nous gâche pas le réveillon. Attends au moins lundi.*

– *Entendu. Je ne l'agraferai pas avant. Sauf cas de force majeure...*

– *Je me charge de lui faire part de ton inquiétude et de ta compréhension...*

L'Alfa vint se ranger docilement à côté du break des Bergereau qui attendaient devant la grande maison sombre en fumant une cigarette tandis que Dominique Rivelino, resté à l'arrière du véhicule, semblait plongé dans un profond sommeil.

– *Vous en avez mis du temps !* s'exclama Patricia.

– *On ne bouscule pas les grandes dames,* fit observer Yves-Marie en désignant le bolide étincelant sous la pleine lune.

– *J'espère que la maison est chauffée,* s'inquiéta Jean-Jacques en resserrant le col de son trench-coat.

– *Ne t'inquiète pas ! J'avais demandé au père Guivarc'h de faire le nécessaire pour notre arrivée. Les chambres sont chauffées et une flambée nous attend.*

– *Y'a intérêt. Je me les gèle*, reprit le journaliste en frissonnant dans le vent venu de la mer dont on entendait le ressac tout proche. « *J'ai hâte de me faire dormir les yeux. J'espère que les autres ne rappliqueront pas à l'aube* ».

– *Pas de danger.*

A trois heures la dernière lumière s'éteignit dans la vaste demeure.

## CHAPITRE 3

La maison, isolée, avait été construite sur un promontoire au bout d'une langue de terre qui s'avancait dans les eaux du golfe. Cette ancienne ferme, composée de trois corps de bâtiments collés les uns aux autres, dominait le rivage distant d'une centaine de mètres. D'épais murs de moellons de granit la protégeaient des assauts du vent et des embruns. Si l'extérieur, en butte aux éléments, avait conservé son aspect rustique et ses petites ouvertures en forme de meurtrières, les façades intérieures qui donnaient sur une sorte de patio occupé par une piscine protégée des regards indiscrets avaient été entièrement refaites : le verre et l'acier de grandes baies vitrées s'y mariaient audacieusement avec la pierre traditionnelle.

Les deux bâtisses attenantes à la plus grande des trois, anciennes granges ou dépendances, moins étalées en superficie mais hautes d'un étage, abritaient sept chambres et trois salles de bains. Entre elles, de plain-pied sur deux cent cinquante mètres carrés de tommettes de Provence, étaient regroupées les parties communes : l'immense salon – salle à

manger – bibliothèque – bureau aménagé sur trois niveaux séparés par des volées de marches, la cuisine, le cellier et les sanitaires. Sans plafond, avec les pannes, les poutres maîtresses, les voliges et les chevrons apparents, percée de grands velux qui laissaient pénétrer la lumière en abondance, la pièce principale avait un volume en rapport avec ses dimensions. Au centre, une cheminée de briques et de métal, sorte de grande forge stylisée visible de partout, était l'élément fédérateur. Chaque coin dévolu à un usage particulier avait sa propre décoration qui se fondait harmonieusement dans l'ensemble tout en affirmant son originalité.

Le salon était résolument moderne avec des toiles éclatantes de Joël Dabin et des marines de Michel Jouenne piquées sur le mur nu, au-dessus de fauteuils et de canapés de cuir vert entourant une table d'ardoise d'Angers. La partie bureau – bibliothèque affichait un style british par la présence d'un secrétaire en acajou, les portraits de faux ancêtres perruqués à l'anglaise et les rayonnages de livres anciens qui montaient si haut qu'une échelle accrochée à une main courante de cuivre avait été installée. La salle à manger lambrissée était meublée d'une massive table de chêne au plateau épais que cernaient une douzaine de voltaires eux-mêmes placés sous la haute surveillance de deux vaisseliers espagnols. Un passe-plat indiquait qu'il y avait une pièce contiguë : la vaste cuisine au carrelage, murs, plans de travail, rangements et appareils ménagers blancs qui lui conféraient l'aspect d'un laboratoire.

Ce bien, Yves-Marie Cranach en avait hérité de ses grands parents maternels ainsi que d'une centaine d'hectares de bonnes terres. La vente des plus grosses

parcelles paya les travaux de remise en état et d'aménagements. Aidé par un architecte, il avait conçu l'agencement général déléguant à sa première femme, Christine, la responsabilité de la décoration dont elle s'acquitta avec tout le goût qui la caractérisait. A la dissolution du couple la maison devint un enjeu d'autant plus important que Fabienne en était tombée amoureuse, ce qui décupla la volonté de Christine de l'obtenir dans le règlement du divorce ou d'obliger son conjoint à s'en séparer. Yves-Marie tint bon mais y laissa quelques plumes : il dut vendre le restant des terres ne conservant que le minimum de terrain pour préserver un peu de tranquillité. Il réussit à faire maintenir le voisinage à bonne distance grâce aux salutaires offices du maire de la commune, un ami de la famille qui entraîna son conseil municipal à modifier fort opportunément le P.O.S.<sup>3</sup> sous d'obscurcs prétextes écologiques.

Comme de coutume lorsqu'il venait à Kermorheol, Yves-Marie fut le premier levé. Il aimait reprendre possession de sa terre en solitaire. Au lever du jour. Protégé par un caban à la laine rugueuse, il gagna le bord de l'eau par la lande sauvage en respirant à pleins poumons l'air frais chargé d'iode. Il s'enivrait. Dieu, qu'il aimait viscéralement ce pays ! Le vent chargé de sable et de sel lui piquait la peau tandis que des rafales de poudrin apaisaient la brûlure. Comme on était à morte eau, il s'avança jusqu'à mi mollet dans la vase et parcourut une trentaine de mètres, protégé par ses bottes, jusqu'au canot bâché qui servait à la pêche afin de vérifier que le vieux Fanch Guivarc'h l'avait armé pour une sortie en mer. Le

---

<sup>3</sup> P.O.S. : Plan d'occupation des sols.

moteur, le réservoir, les lignes, le filet, les épuisettes : tout était en ordre.

Au-dessus de lui, les mouettes tournoyaient en criant avant d'aller se poser sur les rochers découverts un peu plus loin. Il était seul dans le petit matin et appréciait ce moment. Il sentait la métamorphose s'opérer en lui, la sérénité prendre le pas sur les tiraillements de l'âme, le bonheur d'être ici l'emporter sur les vanités de la ville. Il y avait, caché quelque part dans ce paysage splendide et séculaire, un secret : celui de l'éternité. Yves-Marie en était sûr. Les légendes chantées par le vent du large en se faufilant entre les pierres des murets délimitant champs et propriétés ne pouvaient pas se tromper.

Il resta là un bon moment, immobile les pieds plantés dans l'eau, les cheveux au vent, à examiner chaque détail de la côte pour s'assurer du bon ordre de son monde. Il entendit les deux temps lancinants et réguliers d'un diesel de bateau et avant que celui-ci, encore masqué par les pins au bout de la petite anse, ne surgisse sur sa droite, il l'avait identifié au son : *La Belle Sablaise*, patron Hervé Le Gouallec, un petit langoustier qui allait poser ses casiers sur les hauts-fonds à la sortie du golfe. Il fit un salut de la main en direction de l'embarcation qui avançait lentement au centre du chenal. Sur le pont, on lui répondit de la même façon.

Quand il pénétra dans la maison, il perçut instantanément les effluves de café en provenance de la cuisine où Patricia, habillée et maquillée, était attablée devant un grand bol de porcelaine. Il ne dit rien. Elle pencha la tête sur le côté et, la contournant, il vint poser un baiser, léger, près de son oreille,

presque dans le cou, après avoir écarté une mèche de cheveux blonds. Elle sourit. Il prit une tasse dans le placard et, sans prononcer une parole, se servit avant de s'installer à l'autre bout de la table.

– *Tombée du lit ? En parlant ses yeux pétillaient.*

– *Hum-hum.*

– *Toujours la première cigarette du matin ?*

– *La meilleure. A déguster avec recueillement.*

– *Déjà pomponnée...*

– *A mon âge, tous les détails comptent...*

– *Tu peux te permettre de jouer quelquefois relâche... Entre nous...*

– *Ce n'est pas dans mon tempérament. Et puis, tu sais bien que je déteste les chemises de nuit, les robes de chambre, les bigoudis, les mules dorées et tout le toutim !*

– *Ouais.*

– *Et dehors, comment est-ce ?*

– *Un pur crachin. Un vrai de vrai.*

– *Tu projettes d'aller pêcher à la traîne ?*

– *Pas aujourd'hui. Je dois aller sur le port acheter du matériel pour le bateau.*

– *Tu veux qu'on t'y emmène ?*

– *Pas besoin. Je prendrai la Méhari que je laisse ici à l'année. Et puis j'en profiterai pour acheter de quoi béqueter ce soir et demain midi. Je serai de retour en milieu d'après-midi.*

*C'est ça ! En milieu d'après-midi ! Après un déjeuner galant et un petit séjour à l'hôtel du Ponant en compagnie de la femme du dentiste ou de la fille du notaire. Sacré phénomène ! Tu ne peux pas*

*t'empêcher de cavalier. Si Fabienne savait... Enfin, tant mieux pour l'heureuse élue. C'est si bon de faire l'amour avec toi. Je repense, parfois, à nos étreintes passionnées. Nostalgie... Tu m'as fait découvrir le plaisir, le vrai, celui qui dépasse tout, que l'on prend et que l'on donne sans retenue, qui se prolonge au delà du sexe. J'aimais quand tu...*

*– A quoi rêves-tu, le regard perdu dans le vide ? Vous avez des projets pour la journée ?*

*– Excuse-moi. Justement, je pensais à Laurent. Il veut pousser jusqu'à la presque île afin de voir les bateaux de course dernier cri au mouillage à Glenmor. Nous déjeunerons sûrement là-bas.*

*– Bonne idée ! Je vous aurais bien accompagnés ou rejoints mais je crains d'être débordé.*

*– Tu ne veux pas un coup de main ? Après tout, on peut reporter cette visite.*

Elle avait fait cette proposition avec une pointe d'ironie à laquelle il ne prit garde.

*– Surtout pas ! Autant éviter d'être plusieurs de corvée. Je demanderai à Dominique ou Jean-Jacques d'être là pour accueillir les copains.*

*– A quelle heure ont-ils prévu de débarquer ?*

*– Vraisemblablement en milieu d'après-midi. Ils comptaient se sustenter dans un lieu tenu secret. Une surprise pour le retour m'a dit Bernard...*

*– Qui parle de manger ? J'ai une faim d'ogre !*

Laurent venait de pénétrer dans la cuisine suivi de près par Dominique Rivelino. Il embrassa sa femme sur le front avant de se diriger vers le réfrigérateur dont il étudia longuement le contenu avant de faire son choix : beurre, œufs, bacon, yaourts, confitures.

Armé d'une poêle et d'un grille-pain, il entreprit de confectionner des toasts après que chacun à l'exception de Patricia – ligne oblige – eut passé commande.

Dominique s'était lancé dans une de ses nombreuses histoires que les autres écoutaient distraitemment quand Jean-Jacques Raymond fit son apparition. Boudiné dans un pyjama aux couleurs incertaines, coiffé comme un pétard, les lunettes de guingois, pieds nus, il se grattait sans délicatesse l'entrejambe offrant une image peu ragoûtante de sa personne à l'assistance qui détournait la tête quand il parlait. Afin d'éviter les relents d'haleine fétide.

– *Purée, j'ai dormi comme une bête !*

– *Ça se voit !* Ne put s'abstenir de remarquer Dominique, interrompu au plus palpitant de son récit.

Avant que Jean-Jacques ne prenne la mouche, Yves-Marie s'empressa de lui demander quel était son programme pour la journée.

– *J'ai rien prévu de particulier. Pourquoi ?*

– *Il faudrait que l'un d'entre nous réceptionne les autres.*

– *Pour quelle raison ce serait moi ?* Il apostropha le couple Bergereau et Yves-Marie : *Qu'est-ce que vous avez goupillé, mes mignons ?*

– *Une virée à Glenmor en amoureux avec Patricia.*

– *J'ai un tas d'emplètes à faire et des affaires à régler sur le port.*

– *Si je comprends bien, c'est moi qui me coltine la compagnie de notre Bérurier,* fit semblant de se lamenter Dominique.

– *Tu ne connais pas ta chance ! Je connais un petit resto extra à Breneven. Je t’y voiture en deux coups d’accélérateur...*

– ... *Et tu me laisses l’addition !*

– *Ben, oui. Puisqu’on prendra ma voiture. J’ai des frais, moi...*

– *Ça marche, mon salaud ! Mais faudra être revenu pour 15 h 30.*

– *Pas de problème.*

Yves-Marie parti se doucher et se préparer, Patricia sortie fumer une cigarette au bras de Dominique à qui cette courte balade tiendrait lieu de jogging, Laurent s’apprêtait à quitter la pièce quand Jean-Jacques l’arrêta.

– *T’as une petite minute à m’accorder, vieux ?*

– *Bien sûr.*

*Je vais t’opérer en douceur... Sans anesthésie, d’accord ? Si tu fais pas le mariole, y’aura pas de bobos. Un grand garçon, solide et riche comme toi, ne devrait rien sentir... Ne parlons pas de chantage. Allons ! C’est une façon de procéder que je réprouve. Totalement. Non, je vais plutôt te parler d’une généreuse et volontaire contribution à la sauvegarde des automobiles anciennes de marque italiennes fabriquées à Milan. Je sais de quoi je parle : il se trouve que je suis l’heureux propriétaire – enfin, presque – de l’une d’elles. Tu ne vas pas me refuser ça ? A un ami. Non ? D’autant que je suis tout prêt à te rendre service. Absolument. J’y tiens. Je saurai dire non, fermement, à ces gens qui veulent te créer du tort. Tu peux y compter. On a ses principes. Et l’amitié c’est sacré. Tu ne vois pas de quoi il retourne ? C’est surprenant ! Enfin, bon. Il s’agirait pour moi, et je le*